

À Siegfried, Wally, Figaro et Arminius.

Couverture : Lt. Emil Josef Clade, a 27-victory Luftwaffe ace, pilots a Messerschmitt Me-109G-6 while escorting a Heinkel He-111H over Crete on December 1, 1943.

Stéphane de Boysson

Siegfried Freytag
L'As de la Légion

Barifer

ISBN : 979-10-359-5113-9

© Stéphane de Boysson

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Introduction

J'ai longtemps cru que la guerre était un jeu. Un jeu de garçons.

Jadis, les filles jouaient à la poupée, à la marchande ou à l'infirmière, et les garçons à la guerre. Le monde était ainsi fait. Les deux univers enfantins étaient parfaitement étanches.

Notre guerre simulée ne nécessitait pas d'infirmières : nos blessures ne duraient pas. Au signal, les morts se relevaient. Les blessures étaient glorieuses, car reçues de face et sans souffrances. Nous ne pleurions pas. Ou le moins possible. Maman soignait les écorchures des genoux et consolait les bleus aux âmes. Nous nous battions dans la cour de récréation où les bagarres étaient tolérées, sinon souhaitées. Nous nous battions sur le terrain de foot, avec des règles plus strictes et en présence d'un arbitre. Nous nous battions dans la rue, sans autres règles que les souvenirs des précédentes. Nous nous battions à la maison entre frères (pour ceux qui en avaient).

Je me battais tout seul dans ma chambre avec mes petits soldats, mes maquettes et mes dessins. Je me battais dans mon lit, juste au bout de mes rêves. J'ai vaincu Rome et vengé Hannibal. J'ai sauvé Troie et bouté les Anglais hors de France. J'ai délivré des princesses, repoussé les Huns et rapporté le Saint-

Graal. Ma chronologie historique était balbutiante. J'avouais une douce inclination pour les causes perdues : Spartacus, Jeanne d'Arc, Montcalm et Napoléon à Waterloo. Je prenais des galions espagnols à l'abordage, échappais aux Barbaresques et défiais la Royal Navy. Je débarquais à Quiberon et chouannais en Vendée. J'ai tué sans haine. J'ai perdu d'innombrables compagnons. Blessé, je succombais rarement et toujours valeureusement.

Par chance, j'ai grandi.

P. S. : Travailler sur la biographie d'un homme qui a effacé soigneusement toutes traces de son passage sur Terre peut sembler une gageure. Siegfried Freytag n'a rien laissé derrière lui, ni Mémoires, ni lettres, ni même photos. Le biographe est frustré, mais le romancier et l'historien compenseront. Tous les personnages présentés sont réels, aussi bien leurs paroles que leurs aventures. J'ai seulement créé la fiancée Ingrid, le mécanicien August, les prénoms de ses camarades de classe et développé l'aspect mythologique du véritable Arminius.

Chap. I : Souvenirs d'un aviateur

« Service militaire – Période pendant laquelle on mange mal mais qui nourrit la conversation pour la vie. »

Pierre Daninos, *Le Jacassin*, 1962

J'ai été aviateur du contingent. Qu'est-ce qu'un aviateur du contingent ? Ne vous méprenez pas, ne vous fiez pas au petit écusson ailé sur le calot. Tel un manchot, il ne vole pas. C'est un soldat en CDD, un intérimaire taillable et corvéable à merci, un appelé affecté pour douze mois dans l'armée de l'air. Je vous vois sourire. Vous n'avez pas connu le « service militaire ». Les temps changent vite. Pour l'armée, un appelé représentait un soldat consommable, une main-d'œuvre bon marché, mais limitée dans le temps. Sauf rares exceptions, l'appelé était voué à des tâches subalternes : entretien, gardes, logistique, nettoyage, cuisines...

Le véritable soldat professionnel, l'engagé, le gars de métier, prenait garde à ne point trop s'attacher aux appelés, car ils ne dureraient pas.

Incorporé en octobre, mon contingent¹ était pauvre en étudiants. Tributaires de calendriers scolaires, ces derniers se présentaient en juin ou en août afin de ne pas perdre une seconde année d'études. Les lettrés, comprenez les « bac plus », étaient rares et vite identifiés. Nous étions destinés à servir dans des bureaux. Les appelés se répartissaient en deux familles.

– Les innombrables appelés « de base », que nous pourrions comparer, si vous me permettez une image monastique, aux moines convers. Vous les rencontriez dans tous les régiments de France, toujours en petits groupes, armés d'un balai, d'une pelle, d'une brouette ou d'un fourgon. Ils portaient un bleu de travail, une blouse blanche ou une épaisse et rugueuse tenue de combat passablement usée.

– Les appelés « de bureau », que les premiers ne manquaient pas de traiter de planqués d'état-major, arboraient une cravate sur un uniforme de drap fin. Ils fréquentaient le monde mystérieux des officiers supérieurs et formaient les moines de chœur. J'appartenais à ce saint des saints.

Chaque année, l'armée héritait de centaines de milliers de jeunes hommes. Les gros bataillons étaient affectés dans l'armée de terre qui tenait la

¹ Le « contingent d'octobre » rassemblait la masse des appelés incorporés au début du dit mois. L'armée incorporait six contingents par an : février (02), avril (04), juin (06), août (08), octobre (10) et décembre (12).

ligne bleue des Vosges, dans l'est de la France et le sud de l'Allemagne. Vêtus de treillis verts, ils apprenaient à marcher et à bivouaquer en forêt. À ceux qui s'étonneraient que des fantassins – les voltigeurs grenadiers, selon le jargon du moment – crapahutent avec rangers cirées, casque, sac à dos chargé et vieux fusil sans munitions, alors même qu'ils appartenaient à une armée entièrement motorisée, je rétorquerais qu'il fallait les occuper à moindres frais. Ils manœuvraient et jouaient à la guerre dans la boue, sous la pluie ou la neige, de jour et de nuit, tiraient rarement au fusil et, entre deux marches, montaient de longues gardes statiques aux portes de leur caserne.

À l'opposé du biffin crotté, l'aviateur arborait une élégante tenue de ville, qu'il prenait soin de ne point salir. Il se protégeait de la boue en restant à couvert. Affecté à une base aérienne, il ne bougeait pas et était, logiquement, dispensé de longues marches. Dans l'aviation, ce sont les avions qui se déplacent. L'armée de l'air est une arme technique chargée de veiller sur quelques centaines de très précieux avions et, par extension, sur leurs pilotes.

Quel que soit le nom que vous lui donnez, Arès, Mars, Odin, Sekhmet, Huitzilopochtli ou Hachiman, le dieu de la guerre m'avait été miséricordieux, car j'étais « doublement planqué ». J'étais secrétaire dans l'aviation.

J'avais été affecté à une base aérienne qui avait l'avantage de ne pas être trop loin, du moins à vol d'oiseau, de mon domicile. Le fruit d'un heureux

hasard. J'ignorais tout de l'armée en général et de l'armée de l'air et de ses avions en particulier. Je ne jouais plus à la guerre depuis des années. La vie me semblait trop sérieuse pour jouer. Mes parents s'inquiétaient pour mon avenir. Je peux les comprendre, j'étais objectivement peu préparé à la vie moderne. J'aimais la lecture, les sports marins, mes copains, la compagnie féminine et détestais les coiffeurs.

Après avoir quitté nos tenues civiles, nous passâmes par la tonte réglementaire. Sur le conseil avisé d'anciens, j'avais amorti le choc par une coupe préalable. La chute rapide de ces montagnes de chevelures fut un grand moment. En moins d'une heure et sous nos yeux ébahis, une foule de jeunes civils plus ou moins hirsutes se métamorphosa en une cohorte de pions de couleur bleue. Tous similaires dans leur survêtement réglementaire.

La période dite « des classes » fut courte, mais intense. Chaque matin, nous courions autour de la base. À trois reprises, nous tirâmes sur des cibles à l'aide de vieux fusils. C'est peu, mais l'aviateur n'est pas destiné à combattre l'ennemi : c'est l'avion qui fait la guerre. Nous préférions courir et, si possible, derrière un ballon. Les premières semaines, par malice, nos instructeurs limitaient les temps de jeux. Nous devions d'abord apprendre, par cœur, un manuel de procédures. Le premier chapitre détaillait les grades. Pour survivre, nous devions savoir reconnaître nos supérieurs. La hiérarchie des saluts était codifiée et l'erreur sanctionnée. Nous avons

marché au pas, en colonne par deux, puis, plus difficile, par quatre. Nous avons pratiqué le « demi-tour droite », le « deux fois à gauche marche ». Sans grand succès. Nous préférions courir. Or, nous ne manquions pas d'espace.

L'armée de l'air présente le mérite de proposer une vie au grand air : ses cantonnements sont à la campagne. Non seulement les avions sont trop bruyants pour rester en ville, mais ils nécessitent d'immenses pistes bétonnées clôturées et gardées jour et nuit par nos vaillants commandos et leurs chiens. L'avion est rare et précieux. Chaque génération d'appareils coutant plus chère que la précédente, les avions sont de plus en plus rares et de plus en plus précieux² et l'armée de l'air voit son parc aérien se réduire comme peau de chagrin. Notre base possédait deux pistes. La première était rarement utilisée, les avions se faisaient, déjà, rares. Placée en réserve, la seconde était abandonnée aux herbes folles. Nous courions autour d'elle : 2 kilomètres de solide béton américain. Ce tarmac était un legs de l'US Air Force, du temps de l'Otan, une époque révolue, antérieure à celle du général de Gaulle. Indéniablement, j'y ai gagné en endurance.

² Entre les années 1950 et aujourd'hui, le prix d'un avion de combat a été multiplié par 200 en devises constantes.

Notre aérodrome était atypique. Il ne figurait pas sur la liste des bases à meetings, des bases à alerte, des bases à Mirage. Notre base était une base spéciale. Nul n'a jamais su ce que nous y faisions. C'était un secret, le secret du général. Après un an d'investigations facilitées par ma proximité avec le général, j'ai cru comprendre que nous entretenions, nous stockions, nous testions, nous modifiions... non pas des avions, ils sont trop précieux, mais des pièces détachées. Attention, quand je dis « nous », je parle des professionnels. L'appelé n'approche pas des avions, il risquerait de les détériorer. Nous disposions d'ateliers qui regorgeaient d'ingénieurs et de mécaniciens. Nous stockions aussi. L'armée est prévoyante et conservatrice. Elle conservait de quoi nous équiper, nous tous, pour le jour de la « mobilisation générale ». Elle entreposait aussi des vieux trucs, tout ce qui pouvait un jour resservir. Sur la base, rien ne se perdait et tout était scrupuleusement compté. Pour avoir perdu un jour un unique chargeur, présumé consommable, de fusil, j'ai été contraint de remplir une série extravagante de papiers et d'attestations...

Notre base procédait aussi, discrètement, à des essais de trucs secrets. Elle disposait à cet effet d'un authentique général et d'une kyrielle de colonels, dont le mien. Ce dernier était responsable des mouvements aériens. Tout cela est confidentiel et vous comprendrez que je ne vous en dise pas plus.

J'ai appris à vivre dans un milieu que l'on m'avait décrit, à tort, comme hostile. J'étais entouré

d'officiers. Ils portaient tous au minimum trois galons dorés. Je partageais mon bureau, une grande pièce lumineuse, avec un capitaine. Je dénombrerais pas moins de trois colonels « pleins³ » dans mon bâtiment. Le général disposait d'un pavillon particulier. Une période de service militaire peut se comparer à une expérience d'immersion totale dans un environnement étranger, ou à une année d'ethnologie appliquée. Je vivais avec mes officiers.

Née de la révolution industrielle, des premiers sauts de puce (motorisés) et de la Grande Guerre, l'armée de l'air est une arme neuve. Ses traditions sont récentes et, secrètement, elle souffre du mépris de ses aînées.

La Royale remonte aux derniers Bourbons. Elle a sillonné le monde, sauvé les États-Unis, conquis un empire, bataillé avec les Anglais et est même parvenue, quelque fois à les battre. Les plus anciens des régiments de l'armée de terre descendent d'unités royales. Ils se mêlent à des formations révolutionnaires et à des reliques impériales par un amalgame républicain. Depuis des générations, ces deux armes pratiquent une forte endogamie, on s'y marie entre égaux et on revêt l'uniforme de père en fils.

L'armée de l'air, c'est différent. Elle n'est apparue qu'à la fin de la Première Guerre. Hier... Arme

³ Par opposition au lieutenant-colonel, qui lui est immédiatement inférieur.

naissante et expérimentale, elle n'a fait ses preuves que lors de la seconde moitié de la Seconde Guerre, mais avec quels résultats ! La moitié de l'Allemagne rasée, le Japon, pour partie, vitrifié, les colossaux et patauds cuirassés des marins coulés ou humiliés, jusqu'aux tankistes, les héros de la *Blitzkrieg*, désormais apeurés et contraints de rouler de nuit ou de se tenir à couvert. L'avion régnait en maître incontesté du ciel, de la mer et de la terre. Les pilotes avaient vaincu. L'US Air Force dominait le monde. La France se devait de rebâtir une aviation. Marcel Dassault nous fourbit des armes volantes aux patronymes flamboyants : Ouragan, Mystère et Mirage.

L'armée de l'air est la seule arme véritablement républicaine, de la République des concours, de l'égalité des chances et de la sélection assumée. C'est une arme savante, une arme d'exception. Le pilote n'est jamais fils de pilote. Chaque pilote est unique. Il est le fruit de la sélection la plus poussée au monde. Il doit associer un corps d'athlète, la résistance d'un triathlète, une vue de rapace à un cerveau d'ingénieur de très grande école, tout en étant contraint de sourire alors même qu'il est coincé dans la pire des centrifugeuses. Le tri débute par le concours d'entrée à l'école de l'Air, puis se poursuit chaque fin d'année. Seuls les plus forts, les plus durs, les plus complets piloteront les Mirage. Les autres voleront sur Transall, hélicoptère ou avions de liaison. Le pilote de chasse est un rescapé, un miraculé.

L'armée de l'Air représentait alors environ cent mille hommes pour dix mille officiers et moins de mille avions, dont la moitié de combat, pour peut-être le double de pilotes. Les officiers ne sont pas tous pilotes, loin de là, nous côtoyions des officiers mécaniciens, juristes, scientifiques, commandos de l'air, logisticiens... Le pilote de chasse appartient à l'élite de l'élite. Sa carrière est toute tracée : s'il ne s'écrase pas, le métier n'est pas exempt de risques, s'il est ambitieux et ne commet pas d'erreurs, il finira général. La totalité des postes lui est réservée. S'il aime voler, les meilleures compagnies aériennes lui confieront leurs avions de ligne, la paie y est très confortable et le métier demeure prestigieux. S'il apprécie les hautes technologies et les bureaux confortables, les industries de défense l'accueilleront. Le pilote est rare. Le chasseur est le dernier aristocrate, une aristocratie non héréditaire où le pouvoir est l'apanage des meilleurs des meilleurs.

J'étais absorbé dans ma tâche du matin, qui consistait à ouvrir et trier le courrier du jour, quand j'aperçus l'une des standardistes de notre service en émoi. La semaine était classée calme, sans manœuvres, visites, inspections ni autres prises d'armes. La tuile ? Un exercice imprévu, une éventualité rarissime. Un accident ? Il ne prévenait pas par téléphone. La communication fut transférée à l'officier de garde, que j'apercevais de ma place, à l'autre extrémité du couloir. Ce dernier se démenait avec son appareil. Il

cherchait manifestement à se couvrir, à transmettre l'appel à une véritable autorité, si possible à un colonel. C'était bien la peine de posséder l'une des plus belles densités de cinq galons et d'étoiles à l'hectare, pour se retrouver seul. Il abdiqua et se saisit de l'appel au garde-à-vous. Il était en ligne avec Dieu, ou l'un de ses archanges. Il prit fébrilement des notes, salua et courut rejoindre le chef de corps. L'état-major frétilait d'inquiétude. Nous n'eûmes le fin mot de l'histoire que sur le café : Paris réservait une voiture et un chauffeur pour recueillir, au pied de son avion, un général allemand afin de le conduire à une cérémonie proche.

Le capitaine de service devait désigner un chauffeur « dégourdi et polyglotte », à la veille d'une soixante-douze heures⁴. La tuile. Je possédais un anglais universitaire et des souvenirs d'espagnol.

- Ferrand.
- Mon capitaine ?
- Parlez-vous allemand ?
- Pas un mot.
- Ce n'est pas grave. Vous vous débrouillerez. Vous n'avez pas de famille à rejoindre, de fiancée à consoler ?
- Non. Mais, j'ai un train ce soir.
- Vous le repousserez, je décale votre permission et rajoute une journée.
- Sinon ?

⁴ Rare permission de trois jours consécutifs.

– Vous n’avez pas le choix, caporal-chef.

– Bien.

– Le général atterrit à 6 heures, demain matin. Vous conduirez la voiture du colonel, la nouvelle. Vous ne le quitterez pas des yeux, jusqu’à son retour sur la base. Son avion l’attendra ici. Voici les instructions envoyées par Paris, avec l’adresse et l’heure du rendez-vous. Est-ce clair ?

– Oui.

Nous répondions les premières semaines par un martial « fort et clair », mais j’avais passé l’âge. Je n’étais plus un bleu. Un doute subsistait dans mon esprit sur l’objet de mon attention : que ne devais-je point quitter des yeux ? Le capitaine cultivait un accent marseillais qui me déroutait. Qu’avait-il précisément ordonné ? « Vous ne “le” quitterez pas » ou « Vous ne “la” quitterez pas » ? Devais-je prendre soin du général teuton ou de la rutilante berline du colonel ? Le capitaine ne brillait pas par son humour. Sagement, je me tus. Je préparais mon itinéraire sur une modeste carte routière, quand mon colonel pénétra dans le bureau. Le capitaine résuma la situation, puis s’éclipsa.

– Ferrand ?

– Mon colonel ?

– Curieuse affaire. Vous me raconterez.

– Que vient-il faire ?

– Je l’ignore. Le plan de vol indique qu’il décollera de Bruxelles. C’est un major général.

– Est-ce haut ?

– Qu’est-ce qui est haut ?

– Le grade ?

– Qu'apprenez-vous donc à l'université ? C'est un général de brigade. Deux étoiles, du moins chez nous. Chez eux, je ne sais pas.

– Comment le reconnaîtrai-je ?

– À la coupe de l'uniforme, aux galons et aux décorations. Le plus beau coq de la basse-cour, si je peux me permettre cette image, ce sera lui. Vous ne pouvez pas confondre. Tous les autres seront au garde-à-vous.

– Ah. Le plus beau coq.

– C'est une image, ne jouez pas à l'idiot. Ne vient-il pas participer à une cérémonie ?

– Si. Voici le télex que nous avons reçu.

– Où ça ?

– Pas loin d'ici, à... Puylobier. J'ai repéré la position sur la carte Michelin. Ils prévoient un dépôt de gerbe.

– Il vient de Bruxelles pour déposer une gerbe ?

– Oui, mon colonel. N'est-ce pas curieux ?

– Non. Un général n'a pas à se justifier, surtout face à un caporal. Dit-il en souriant.

Ce colonel était plein d'humour. D'extraction roturière, il était officier mécanicien, monté par le rang et sans espoir de promotion. Il en avait conservé une rare liberté de parole.

– Je comprends. Je l'emmène là où il le souhaite. Et si notre autorité germanique veut dormir sur place ?

– Il dort sur place. Je décalerai d'autant votre permission. Mais, c'est peu probable, son avion l'attend ici et a prévu de décoller dans la soirée.

– Notre général fait l'aller-retour dans la journée pour une simple gerbe !

– C’est effectivement du coursier rapide de haut niveau. Je suis curieux de savoir ce qui peut justifier une telle débauche de moyens. Je compte sur votre rapport.

– Bien, chef.

Le protocole était très allégé avec mon colonel.



Dragon aérien japonais de Katsushika Hokusai

Chap. II : Une visite à Puylobier

« Un aventurier et un Napoléon sont faits pour l'aventure et la guerre, comme des pommiers sont faits pour donner des pommes. »

Georges Roux

Il est descendu de son avion, un jet de liaison aux couleurs allemandes. Seul sur le tarmac, il se tenait droit comme la Justice. Sa silhouette mince était agréablement mise en valeur par un imperméable kaki parfaitement ajusté. L'armée allemande disposait manifestement de tailleurs à façon. Après quelques mois d'observation, j'avais découvert que deux familles de pilotes de chasse coexistaient : les petits secs et nerveux, modèle Tanguy⁵, le Baron rouge ou Maverick de *Top Gun* – l'espèce a été immortalisée en 1986, pour les jeunes filles de ma génération, par le tout jeune et séduisant Tom Cruise – et les grands minces, façon Laverdure ou Lothar von Richthofen (le frère cadet du Baron). Il appartenait à la seconde. Un très beau spécimen.

⁵ *Les Aventures de Tanguy et Laverdure*, série de bande dessinée créée en 1959 par Jean-Michel Charlier et Albert Uderzo.

C'était la première fois que j'approchais d'un Teuton. Nous voyagions moins, Erasmus n'évoquait pour nous qu'un vieux sage à la barbe fournie. La longue barbe était alors un signe extérieur de sagesse, le fondamentalisme musulman a considérablement nui à son image. La France s'était réconciliée avec l'Allemagne, certes, mais le Rhin restait une frontière. Nous pratiquions l'anglais à Londres. Nous nous amusions l'été en Espagne, le gin y était donné, tant la peseta était faible. Les plus cultivés d'entre nous faisaient leur voyage en Italie, mais l'Allemagne demeurait *terra incognita*. Nous nous étions étripés à trois reprises en moins d'un siècle ! Cela laissait des traces. Le bilan restait globalement déséquilibré : une tôle en 1871, une victoire à l'arrachée en 1918, une nouvelle tôle en 1940, pour une participation, réduite et tardive, à la belle, en 1945. Une de mes tantes a épousé un Allemand en 1974, un Allemand très bien, francophone et francophile, musicien et humaniste, valseur émérite et diplômé d'une grande école teutonne. La famille avait hésité sur la conduite à tenir. Le grand-père était furieux. Il avait condescendu à être présent lors de la noce, mais avait fait la gueule toute la soirée. Ils ont eu le temps de s'apprécier, plus tard.

Mon Teuton du jour était un homme mûr. Du haut de mes 22 ans, il m'apparaissait comme âgé, mais devait être un jeune général. Il portait une petite et sportive cinquantaine. Ne pilotant pas lui-même, il se retourna pour saluer l'équipage, qui répondit du cockpit. Il était suivi par un aviateur au visage grave qui portait une mallette noire et une couronne de fleurs. Le

général me salua aimablement. Intimidé, je répondis mécaniquement et entrouvris le coffre de la voiture. Le militaire déposa son chargement, me salua avec raideur et regagna son appareil. Tous ces saluts me pesaient. Une jeep s'approchait, le pilote se chargerait des formalités. Mon nouveau général semblait pressé. J'ouvris la porte arrière et il prit place. Nous partîmes. Il se taisait.

Nous eûmes tôt fait d'arriver à Puyloubier. Ce petit et touristique village de Provence abritait la maison de retraite de la Légion étrangère. Je l'ignorais. J'ignorais d'ailleurs beaucoup de choses. C'est fou ce qu'un jeune homme, pour autant sûr de lui, peut ignorer sur la Légion étrangère en particulier, et la vie en général. La Légion évoquait pour moi des images de défilés du 14 Juillet, un célèbre nanar cinématographique – *La Légion saute sur Kolwezi*⁶ – et quelques souvenirs, plus anciens, de petits soldats en plastique à képi blanc. Les soldats de plomb étaient déjà réservés aux adultes collectionneurs. C'était court.

Hors de nos frontières, la Légion est l'une des plus célèbres institutions françaises, avec le belge Tintin, la divine Brigitte Bardot, le vin de Bordeaux et le duo Napoléon-de Gaulle. Contrairement aux idées reçues, et par une de ces injustices dont la grande histoire est prodigue, la Légion ne doit rien aux deux

⁶ Film de Raoul Coutard (1980).

grands hommes. La célébrité du premier repose sur les grognards de la Grande Armée. Après avoir servi comme fantassin au 33^e RI, le second a été tardivement placé, en 1937 et à sa demande, à la tête d'un des premiers régiments de chars, curieusement baptisé 507^e RCC. Probablement pour faire croire que nous en détenions cinq cent six autres ! Les Allemands ne sont pas tombés dans le piège.

La Légion est une création du mal-aimé roi des Français Louis-Philippe I^{er} qui désirait des troupes pour pacifier, déjà, l'Algérie. Elle rassembla les reliques des Gardes suisses, de la légion de Hohenlohe et tout ce que le royaume comptait d'indésirables. La troupe fut fort mauvaise mais, avec le temps, s'aguerrit. Napoléon III, le neveu du grand, l'envoya en Crimée où elle marqua les esprits. Aujourd'hui, la Légion est un mythe, célébré par la télévision, le cinéma et de grands auteurs. Un héros romanesque français, allemand ou américain, se doit de passer par la Légion. Il sera rattrapé par son passé et aura tôt fait de désertir, mais la formation reçue dans nos casernes, l'éducation à la vie en communauté et à la guerre, soit la « fraternité Légion », lui permettront de surmonter les obstacles et de partir, à la fin de l'histoire, avec la mystérieuse blonde. Engagez-vous !

Nous avons rendez-vous au cimetière communal. J'avais lu qu'un large espace était réservé aux légionnaires, tous anciens pensionnaires du domaine tout proche. Nous étions en avance. Le général m'invita à stopper au centre du village. Il faisait

beau. Le choc thermique dut être violent pour mon Bruxellois, qui déclara désirer marcher et se dirigea vers un café. Il observa longuement l'intérieur, puis, comme satisfait par les résultats de sa reconnaissance, il me fit signe de le rejoindre. Tout en garant la voiture, je me demandais ce que j'étais autorisé à prendre, j'étais en service. Je le retrouvai discutant avec le patron. Il s'exprimait très correctement en français. Ils évoquaient le temps, la vie et la beauté de la région. Prudemment, j'optai pour un café. Il avait déposé sa casquette et pouvait passer, dans son ciré, pour un touriste égaré. Ma présence ne semblait guère perturber l'assistance. Ils avaient l'habitude de servir des soldats.

– Vous allez au Domaine ?

– D'abord au cimetière.

– Il y a une cérémonie aujourd'hui ? Je l'ignorais.

– Une petite.

– Ah, c'est bien de venir. Êtes-vous de la famille du défunt ?

– Lointaine, très lointaine.

– Je suis désolé.

Le général ne saisit pas la perche. Il dégustait une bière blanche.

– Quels hommes tout de même ! On en fait plus de ce type.

– Oui.

– Vous êtes étranger ?

– Allemand.

– Ah, je comprends. Quand j'étais enfant, j'ai repris l'affaire de mes grands-parents, vos compatriotes étaient très nombreux. Beaucoup sont enterrés ici.

Les nouveaux sont serbes, croates ou russes. Aujourd'hui, les Allemands ont moins de raisons de s'engager dans la Légion. C'est bon signe. Pour votre pays, j'entends.

– Vous avez raison. C'est très bon signe.

– Votre caporal souhaite-t-il prendre quelque chose ?

Le général m'interrogea d'un regard avenant.

– Un café, s'il vous plaît, répondis-je.

La conversation s'éteignit d'elle-même. Le patron poussa le son de la radio. Un match de football. Mon général semblait perdu dans ses pensées. À quoi peut donc bien penser un homme de son rang ? Il était trop jeune pour avoir combattu. Le regrettait-il ? Sa génération aura vécu une carrière militaire complète, sans guerre. Était-ce considéré comme un échec ou au contraire le signe d'une victoire : préparer la guerre pour ne pas la faire... Ils avaient attendu, blottis derrière le Mur, tendus, prêts à repousser, à tout moment, le raz-de-marée soviétique. Ils s'étaient préparés, entraînés, exercés. Ils avaient manœuvré, inlassablement... Le parti Rouge s'avance, les Bleus résistent, les renforts US approchent... et les Rouges avaient disparu.

La pilule est moins amère que pour le lieutenant Drogo qui fut contraint de laisser son poste, vaincu par l'âge, alors que les Tartares étaient là. Je tentai de l'imaginer jeune pilote, tout en fredonnant silencieusement.

« Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros (...)
Je m'appelle Zangra maintenant commandant

Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour je m'ennuie quelquefois
Alors je vais au bourg boire avec don Pedro
Il boit à mes amours et moi à ses chevaux (...)
Je m'appelle Zangra hier trop vieux général
J'ai quitté Belonzio qui domine la plaine
Et l'ennemi est là je ne serai pas héros⁷ »

Je chanterais bien, si je savais chanter. Mon pilote avait vieilli. Il avait quitté son poste de pilotage, déposé son casque, pour rejoindre un bureau. Bientôt, trop vieux général, il prendrait sa retraite. Une ou deux fois par an, il viendrait remettre des ailes dorées aux jeunes pilotes. La boucle serait bouclée. Avait-il un fils ? Étais-je autorisé à lui poser la question ? L'armée allemande, celle des Junkers prussiens, était réputée pour la qualité de son état-major, sa stricte discipline et son efficacité... Qu'en était-il de la *Bundeswehr* ? Je l'ignorais. Le jour s'était levé. Il faisait beau et froid. Nous avions rendez-vous à 9 h 30.

– Mon général, nous devrions nous préparer.
– Oui, allons-y, il se tourna vers le patron, combien je vous dois ?

Je le laissai régler la note, il pouvait m'offrir un café. Je sortis pour approcher la voiture. Il monta à bord sans prononcer un mot. Le barman m'avait indiqué la

⁷ *Zangra*, chanson de Jacques Brel, un hommage au *Désert des Tartares* de Dino Buzzati.

direction du cimetière qui se trouvait, sans grande surprise, à la sortie nord du village. Je me garai sur un parking vide. Amis de la solitude, venez visiter nos ossuaires.

Jadis, les sépultures étaient au cœur des villes, blotties contre les églises, voire pour les défunts les plus riches dans le cœur même des chapelles. Les villes grandirent, l'hygiénisme s'imposa et de doctes savants expulsèrent les morts des centres villes. L'éloignement porta un premier coup aux cimetières. Loin des yeux, loin du cœur. Mais, c'est plus tard que le coup fatal leur fut porté, par la montée irrésistible de la peur de la Camarde. Le rejet est récent : la mort ennuie, la mort effraie, la mort terrorise. Or, où trouve-t-on le plus de morts ? Dans les nécropoles. Depuis, nos cimetières périclitent d'ennui. D'ailleurs, on y enterre de moins en moins et essentiellement des enquiquineurs, car les morts de bonne volonté se font incinérer, de préférence dans l'intimité.

Nous avions rendez-vous avec un mort. Un mort qui avait demandé à être enseveli ici-même. Voilà qui me le rendait sympathique, j'aime les enterrements. Il avait été légionnaire, je n'en savais pas plus. J'imaginais qu'il était allemand, ou plutôt qu'il était d'origine allemande. Je croyais savoir qu'un légionnaire devient français, par le sang versé⁸. Qui

⁸ La loi du 29 décembre 1999, dite « Français par le sang versé », a ouvert le droit à tout légionnaire blessé au combat d'obtenir la nationalité française.

était-il pour justifier le déplacement de ce fringant major général ? Ce légionnaire était-il un proche de mon client ? J'avais pris goût à mes nouvelles fonctions de chauffeur de maître, je résonnais en taxi. Était-il son père, ou un oncle perdu ? La mise à disposition d'un appareil militaire me chiffonnait. Le contribuable allemand ne devait pas être plus tendre que le français. Non, sa mission ne pouvait être qu'officielle. Un prince allemand ? Un ancien ministre ? Un héros ? Un bienfaiteur qui aurait légué son immense fortune à... Je ne voyais pas. Après tout, je n'étais que caporal-chef, un grade qui m'interdisait de prétendre deviner les motivations d'un général ! Je n'avais qu'à attendre et écouter. Je savais écouter et susciter des confidences.

Je saisis la couronne et nous pénétrâmes dans l'ossuaire. Nous marchâmes droit sur les couleurs tricolores et le « carré Légion ». Les soldats morts conservent les us militaires, ils reposent sous des tombes blanches, rangées en carré et en ordre serré, classées par ancienneté, les plus anciens au pied du drapeau. Une tombe fraîche attirait nos regards. La terre avait été remuée récemment, la dalle n'était pas scellée. Notre homme était là. En dessous. J'esquissai une prière silencieuse, à toi mon frère couché. Pour la première fois depuis des mois, j'assumais mon statut, très provisoire, de soldat. Qui sait, peut-être, toi aussi, avais-tu été un appelé ? Un soldat provisoire... Avant de le devenir de métier, sous le képi blanc... Ma curiosité grandissait. La réponse ne devait pas être loin. Le général me tira de mes rêveries.

- Nous sommes en avance.
- Attendons-nous quelqu'un ?
- Oui, ses camarades. Ils ont été prévenus.
- Ah.
- C'est beau ici.
- Oui.

Il semblait captivé par le paysage. Un général contemplatif, une espèce rare.

- Comment appelle-t-on cette montagne ?

Par chance, j'avais préparé la veille notre excursion en consultant un guide touristique.

- Le montagne Sainte-Victoire, nous sommes en Provence.
- Je vois. Beau, mais sec.

Nous attendions ses derniers camarades. Déjà, on bougeait derrière nous, un portail grinça, ils arrivaient.

Ils furent une trentaine à nous rejoindre, clopin-cloplant. Du haut de ma vingtaine d'années, je ne pouvais m'empêcher de les scruter avec ironie. Ils me semblaient terriblement âgés, décatis, usés. Je faisais face au rebut de la Légion, à la cour des miracles bottée, à un hospice en transhumance. La plupart avançaient avec difficulté. Le premier éclopé boitait très bas, son genou droit semblait en permanence sur le point de lâcher, le corps de s'effondrer, mais à chaque pas et à ma grande surprise, sa longue carcasse se redressait tel un vaisseau bousculé par une forte houle de travers. Le second était voûté. Non, il était cassé en deux, il avançait précédé par une boule de cheveux blancs

clairsemés, il marchait en canard, jetant sur la route, tous les deux pas, un regard en biais. Les suivants s'entraidaient, le grand s'appuyait sur le petit, l'ensemble avançait d'un pas régulier, je devinais une longue pratique : le géant avait réglé son pas sur le gnome. Suivaient un manchot à moustaches, un borgne chauve, un vieillard sec mais droit, un invalide et sa béquille, un barbu large d'épaules et quelques fauteuils roulants poussés par des aides-soignants. Jamais je n'avais été confronté à autant de vieillards. Leurs visages n'étaient point sans noblesse, bien que fripés, marqués, burinés. Leurs cheveux étaient rares, leurs yeux usés mais vifs. Ces hommes avaient vécu et entendaient encore profiter de la vie. Des hommes jeunes et solides les accompagnaient, probablement une délégation du personnel de la pension.

J'ai passé la matinée à les observer. J'étais fasciné, bien qu'incapable d'en préciser la raison. J'ai longtemps cherché une réponse. Pour être franc, je n'avais jamais été en relation avec des personnes aussi âgées. Mes grands-parents étaient en pleine forme. Nos vieux se cachent pour mourir. Depuis, j'ai vu vieillir, puis décéder, plusieurs de mes proches. J'ai visité ces mouvoirs que l'on appelle « maison de retraite ». J'ai pu y rencontrer de très vieilles gens. J'ai rencontré la solitude, la dépression, le désespoir, l'attente résignée du grand départ, l'absence. Je n'ai jamais retrouvé cette fraîcheur. Mes vieux légionnaires, mes antiques soldats, mes vieillards poussiéreux vivaient ! Ils étaient heureux, eux qui avaient fui un vieux monde.

Un chant me tira de mes rêveries. J'en ai retrouvé,
plus tard, les paroles.

« Adieu vieille Europe
Que le diable t'emporte,
Adieu vieux pays,
Pour le ciel si brûlant de l'Algérie
Adieu souvenir, notre vie va finir
Il nous faut du soleil, de l'espace,
Pour redorer nos carcasses.

Refrain

Nous les damnés de la terre entière
Nous les blessés de toutes les guerres
Nous ne pouvons pas oublier
Un malheur, une honte, une femme qu'on adorait.
Nous qu'avons l'sang chaud dans les veines
Cafard en tête, au cœur les peines,
Pour recevoir, donner les gnons, crénom de nom,
Sans peur, en route pour la Légion⁹. »

La plupart des plus âgés étaient d'anciens soldats
allemands qui avaient repris les armes pour des
guerres qui n'étaient pas les leurs, mais les nôtres. Ils
avaient sillonné l'Europe et l'Afrique du Nord. Ils
avaient perdu les meilleurs d'entre eux – la formule

⁹ *Adieu vieille Europe*. Curieusement, ce chant a été écrit
pour un film, oublié, *Le Sergent X* de Wladimir
Strijewsky. Les paroles sont de Simon Deylon, la musique
de René Mercier et Henri Forterre. La Légion a
légèrement modifié le texte initial.

est rituelle, et donc fausse – au combat, dans des camps, des hôpitaux ou portés disparus, présumés morts dans la steppe, un désert ou tombés du ciel.

Les survivants avaient tout quitté pour reformer une famille, endossant une nouvelle identité, un uniforme kaki et coiffant le képi blanc.

Ceux qui avaient survécu à cette seconde saignée avaient choisi de vieillir ensemble. Ils étaient là. Que leur avait proposé la Légion en retour ? Une poignée de décorations que je découvris, quand ils déposèrent leur pardessus, accrochée à leur veston. Les plus valides tirèrent un fanion hors de sa housse. Un des plus jeunes sortit un clairon de sa housse et en tira quelques notes mélancoliques. Ils déposèrent sur la tombe un képi et des médailles épinglées sur un petit coussin sombre. Je reconnus – l'identification des médailles faisait partie de l'instruction militaire initiale – la médaille militaire, une Croix de guerre et des breloques commémoratives. Il en manquait apparemment une. Ils étaient désolés de ne pas l'avoir retrouvée. Le général assura que ce n'était pas grave, d'ailleurs, il en manquait d'autres, celles de ses premières campagnes. Pas toutes, une Croix de fer noir au ruban rouge était manifestement allemande.

L'armée française est chiche en honneurs. J'ai rencontré, plus tard et en d'autres lieux, des vétérans russes ou américains, leurs nations sont plus généreuses. Affaire de tradition.

Ils avaient commencé à s'exprimer dans un français coloré, mais, rapidement ils passèrent à l'allemand. Ils mixaient les deux langues. J'étais exclu. Je ne saisisais plus que quelques mots épars. Mon général semblait très à l'aise. Ils se comprenaient.

Naturellement, ils se rangèrent sur deux rangs, de part et d'autre de la fosse. Le général se plaça seul face au drapeau. Je restai deux pas en arrière, gêné par mes fleurs. Le clairon lança une sonnerie aux morts qui résonna longuement entre les vieilles tombes. Le général parla longtemps. Puis, il se tut, probablement une minute, un laps de temps qui me parut interminable.

Les deux drapeaux tricolores frissonnaient sous une brise fraîche, le grand au-dessus de nous, le petit au bras du borgne. Ifs, cyprès, pins parasols et buis taillés bruissaient autour de nous. La ville se taisait, comme morte. Un couple de pigeons visitait la chapelle des MERLIN-BRIAND que j'apercevais devant nous. Un monument en perdition, la grille était ouverte, la porte brisée, la toiture percée, les brisures de la maçonnerie laissaient apparaître des ferrures rouillées. Je devinais un autel couvert de fientes. Ces morts étaient abandonnés à eux-mêmes. Avaient-ils des héritiers ? Que signifie une concession perpétuelle quand elle n'est plus entretenue ? Les agences de voyages ont bâti l'image idéalisée d'une Provence gaie, fraîche, ensoleillée et avenante. Or, la Provence réserve à ses amis, pour peu qu'ils y séjournent l'hiver, ses moments mélancoliques, avec son lot de bruines glacées, de

vents secs et de silences froids. Nous flottions dans les marées du temps, à la recherche des traces de l'époque reculée où ces hommes, alors jeunes, guerroyaient loin d'ici. Plusieurs souriaient. Leurs obsèques n'étaient pas tristes, ces hommes ne craignaient pas la mort et prenaient leur temps. Ils goûtaient l'instant. Nos enterrements sont si souvent bâclés par des vivants pressés de fuir leur propre mort, impatients de se réfugier dans leurs addictions, les bonnes œuvres ou le travail qui n'attend pas. Eux avaient connu la souffrance et côtoyé la mort. Ils l'attendaient sans hâte, ni impatience, mais sans crainte. Ils ne possédaient rien, si ce n'est l'assurance de reposer ici même. Leurs tombes étaient déjà tracées, leurs emplacements réservés. Ils détenaient une seule assurance, à savoir que la Légion serait là. Qu'ils ne mourraient pas seuls. Qu'ils seraient enterrés avec les honneurs... Dignement. Gaiement.

Ensuite, ils m'ont décrit les véritables obsèques qui les avaient réunis la semaine précédente. Ils étaient tous là : les pensionnaires, mais aussi un détachement du 1^{er} REI, des officiers, un chef de corps, le maire, le directeur du Domaine, des retraités qui logeaient près d'ici, des anciens avec leur famille. Il y avait de nombreux enfants du village et même un pasteur en robe noire. Ils avaient chanté. C'était joyeux.

Ils étaient pauvres. Que possédaient-ils ? Une maigre pension, des souvenirs en vrac et des camarades. Ils avaient fait le vœu d'obéir, de servir dans la fidélité. Ils avaient tacitement formulé un vœu de pauvreté. Il manquait, par analogie aux vœux monastiques, celui

de chasteté, mais au final, n'y avaient-ils pas aussi consenti ? Ces vieux guerriers avaient vécu en moines guerriers, en restant libres de choisir leur Dieu, leur foi, à condition d'y associer la fidélité à la Légion. Ils avaient gardé une fraîcheur insolite, que je n'ai retrouvée que chez les moniales et les novices, mais aussi, chose sublime, dans les maisons de retraite religieuses. Qui n'a jamais pénétré dans un foyer de vieux prêtres ou de sœurs âgées ne peut pas comprendre ! Ces vieillards qui ont consacré leur vie aux autres, pour une cause plus grande encore, conservent une jeunesse intérieure fascinante. Leurs yeux clairs, leurs traits épurés, leurs visages joyeux, la prévenance de leurs gestes sont les signes d'une affection partagée, mais aussi d'une touche d'enfance, d'une espièglerie qui a survécu au passage des années. Attention, je ne prétends pas que mes guerriers cacochymes étaient des saints. Non, mais j'ai cru discerner une parenté entre les deux confréries. Tous acceptaient leur condition et semblaient en paix avec leurs proches et leur destin.

Doucement, je me suis approché. Le général a deviné ma présence. Il s'est retourné et a saisi la couronne. Il s'est raidi. Il a fait une nouvelle déclaration, plus courte, plus solennelle. Une prière peut-être. Il s'est avancé de deux pas, s'est cassé en deux. Ma gerbe était déposée. Le rituel était achevé. Fermez le ban !

Le manchot tint à nous préciser – en allemand pour le général et en français pour moi, je fus très touché par cette attention – le sens de cette cérémonie : « La Légion étrangère ne pleure pas ses morts : elle les

honore.» Alors, nous les avons honorés. Ils ont chanté leur camarade. Le général a repris les refrains. Il possédait une magnifique voix de basse. J'entendais ce chant pour la première fois. Depuis, il m'a souvent rejoint dans mes tribulations, telle une grave et inoubliable ritournelle. Il réapparaît par surprise et je ne puis en entendre les premières notes, quelles que soient la langue ou l'orchestration, sans qu'une part de mon âme ne repartît vers Puylobier.

*« Ich hatt' einen Kameraden,
Einen bessern findst du nit.
Die Trommel schlug zum Streite,
Er ging an meiner Seite
In gleichem Schritt und Tritt. (bis)*

*Eine Kugel kam geflogen,
Gilt's mir oder gilt es dir ?
Ihn hat es weggerissen,
Er liegt vor meinen Füßen,
Als wär's ein Stück von mir. (bis)*

*Will mir die Hand noch reichen,
Derweil ich eben lad.
Kann dir die Hand nicht geben,
Bleib du im ew'gen Leben
Mein guter Kamerad ! (bis)¹⁰ »*

¹⁰ Version française : « J'avais un camarade, / De meilleur il n'en est pas ; / Dans la paix et dans la guerre / Nous allions comme des frères / |: Marchant d'un même pas. :|

J'attendais une décharge de canon, un tir de fusil, un coup de tonnerre. Par Zeus ! Non, laissons le roi des dieux assis au sommet de son Olympe, j'invoquais plutôt les martiaux Arès, Mars et Teutatès. Ils se turent. Par leur silence, les divinités, toujours attentives, approuvaient notre sacrifice. Les dieux de la guerre se sont assagis, ils n'exigent plus l'immolation de vierges ou de guerriers enchaînés. Ébranlés par notre manque de foi, et tout en observant nos petites guerres, ils se contentent, désormais, d'une offrande de quelques fleurs coupées et d'un chant de tradition.

Mes compagnons replièrent méticuleusement le drapeau, ramassèrent képi et décorations, renfilèrent leur pardessus. Le général les convia au bistrot. Nous nous ébranlâmes. Nous ne progressions que fort lentement : le pas d'une colonne se module sur celui du plus lent, un élément que l'on place en tête. La Légion n'abandonne jamais ses traîneurs. Manifestement au fait des us et coutumes militaires, le patron nous attendait sur le pas de sa gargote. Pastis et bières pour la compagnie. Il ajouta

Mais une balle siffle. / Qui de nous sera frappé ? / Le voilà qui tombe à terre, / Il est là dans la poussière ; / |: Mon cœur est déchiré. :|

Ma main, il veut me prendre / Mais je charge mon fusil ;
Adieu donc, adieu mon frère / Dans le ciel et sur la terre /
|: Soyons toujours unis. :| »

arachides, olives et rondelles de charcuterie. J'étais le plus jeune, je devais dévorer pour quatre. J'ai pu isoler l'un des anciens pour qu'il me traduise l'essentiel du discours.

- Je ne parle pas allemand.
- C'est dommage, notre langue se perd. Trop d'anglais ici.
- C'est vrai. Connaissiez-vous le mort ?
- Robinson ? Bien sûr.
- Pourquoi Robinson ?
- Vous n'êtes pas germaniste ?
- Non. Je suis désolé.
- Vendredi se dit en allemand Freytag.
- Et ?
- Freytag était son nom de famille. Il s'appelait Siegfried Freytag.
- Freytag, j'ai effectivement entendu ce nom tout à l'heure. Et Vendredi est, me semble-t-il, le nom du compagnon de Robinson Crusoé.
- Cela nous faisait rire. Nous vivons ensemble depuis si longtemps. Un rien nous amuse.
- Quand avez-vous connu Siegfried ?
- En 1954. Soit, il y a près de cinquante ans, ce n'est pas rien. Quoique, pour être précis, il s'était engagé sous le nom de Gustav. Les légionnaires à titre étranger signent sous un nom d'emprunt, c'est la règle. Il avait pris le nom de Gustav Freytag, en l'honneur de l'écrivain. Un auteur de chez nous, célèbre. Le connaissez-vous ?
- Non.
- Moi non plus. Il n'a repris Siegfried, son prénom de baptême, qu'en arrivant ici.

– Quand ?

– Il y a très longtemps. Pour la cérémonie, nous avons recherché la date exacte. Il est arrivé ici un peu avant moi, en 1970, il y a donc trente-trois ans. Il a quitté le service actif assez tôt, il n'avait que 51 ans.

– Pourquoi ?

– Il était fatigué, usé par les campagnes et les blessures. Il a demandé à rejoindre le foyer pour soldats et retraités blessés de la Légion. Plus précisément, l'Institution des invalides de la Légion étrangère.

– Quand s'était-il engagé ?

– En 1952, à Marseille. Comme la plupart des anciens, il a fait ses classes à Sidi-Bel-Abbès, en Algérie, au 5^e REI. Nos instructeurs nous apprenaient à marcher et à tirer au fusil.

– C'est la règle... Elle n'a pas changé.

– Oui, mais nous, les Allemands, nous en savions souvent plus qu'eux.

– Vous avez fait la guerre ?

– La grande, oui.

– Dans quelles conditions ?

Il se tut un long moment, les yeux fixés sur son verre.

Il semblait hésiter à boire son pastis. Il tremblait.

Était-il en Russie ? Lui aussi... Il se reprit.

– Revenons à Vendredi.

– Oui. Qu'a-t-il fait après ses classes ?

– La guerre, bien entendu. Toujours la guerre. La Légion étrangère est la première à partir et la dernière à quitter le front. Il a fait le parcours classique. L'Indochine, l'Algérie et, la paix revenue, Djibouti. Nous nous y sommes retrouvés. Nous

avons fait la Somalie, le Rwanda et, je crois bien, même si je n'en suis pas certain pour Siegfried, la Côte d'Ivoire.

– Et avant ? Étiez-vous aussi allemand ?

– *Nein*, autrichien. Nous parlons peu de l'avant et Siegfried jamais. Nous ne posons pas de questions. C'est la règle. Notre règle.

– Je comprends.

– Non, je ne crois pas. Vous ne pouvez pas, mais c'est sans importance.

Le ton était sans appel. J'étais vexé.

– Était-ce un bon légionnaire ?

– Bien entendu. Comme nous tous, les pensionnaires. Nous avons servi ensemble, un temps, en Algérie, puis nous nous sommes retrouvés à Djibouti, et enfin, ici.

– Il était soldat.

– Non, il a été promu sergent. Un grade élevé pour un légionnaire. L'avancement est lent chez nous. Vous êtes caporal-chef, comptez-vous vous engager ?

– Non, je suis un simple appelé, pour douze mois.

– Je vois.

Il semblait déçu.

– Parlez-moi de votre ami. Qu'avez-vous appris aujourd'hui ? Que vous a dit le général ? Que venait-il faire ici ? N'est-il pas surprenant de le voir venir d'aussi loin ?

– Mon jeune ami, trop de questions pour un vieil homme. Surprenant de le voir ici ? Non. C'est un signe de fidélité. Les vrais soldats apprécient la fidélité.

Le « vrai » m'était destiné, je n'étais qu'un soldat provisoire. Un faux. Objectivement, il avait raison.

– Quelle fidélité ?

– Vous ne savez pas ?

– Non. Je ne sais rien. Je n'ai rien compris à son discours.

– Ah. C'est difficile à raconter. Nous sommes tous très émus. Très troublés.

Il but son pastis. Ces Allemands avaient manifestement pris goût à l'anis fermenté, signe d'inculturation réussie. D'autorité, je lui en commandai un second.

– Il avait été pilote, un très grand pilote. La *Luftwaffe*¹¹ est venue saluer un de ses anciens. Un « expert », dit-on en anglais. Comment dit-on en français ?

– Un héros ?

– Non. Oui, si vous voulez, mais quel est le mot plus précis pour un pilote de chasse ?

– Je ne sais pas.

– N'êtes-vous pas aviateur ?

– Si peu...

Les bâtiments principaux de la base portaient des noms d'as de la Grande Guerre : Guynemer, Nungesser et Navarre. Leurs histoires nous avaient été racontées par nos instructeurs. Moi qui pensais que ces cours me seraient inutiles, voilà que l'occasion m'était donnée de briller en société.

– Ah, je vois. Un as, comme Guynemer.

¹¹ Aviation militaire allemande.

– Oui, c’est ça. Le général a cité ce Guynemer, qui est-ce ?

Je me gardai bien de répondre à sa question, le mort m’intéressait bien plus.

– Je ne sais pas. Qu’avez-vous appris sur Siegfried ?

– Nous ignorions tout. Siegfried était *Major* à la fin de la guerre. Un *Kommodore* très décoré et très célèbre. Il avait une centaine de victoires aériennes, plus que Richthofen ! Il était connu de tous nos chefs. Les grands généraux. Il avait rencontré le *Führer* et Göring.

Son visage s’était troublé, je n’ai pu discerner ce qu’évoquait pour lui le mot *Führer*. Je me sentis, tout à coup, sali par ma propre impolitesse, ma curiosité malsaine. Je détournai le regard et enchaînai :

– Après la guerre, il s’est donc engagé dans la Légion ?

– Oui. Comme la plupart d’entre nous, les anciens de la pension.

– Ça, je peux comprendre. Mais, quand il a pris sa retraite, pourquoi est-il resté ici ? Il avait un pays d’origine. Une famille.

– Je ne crois pas. Ils étaient tous morts.

– Ses amis aussi ?

– Oui. Nous étions ses seuls amis, sa seule famille. C’était notre camarade.

Il me fit comprendre qu’il n’irait pas plus loin sans un nouveau verre. Nous avons bu. Un peu trop. Surtout si l’on considère qu’il n’était que 10 heures du matin. C’est un peu tôt pour le pastis qui, pris en apéritif, fut rapidement suivi par un repas. Ils ont beaucoup parlé, toujours en teuton. Nous nous

sommes assis. Vers midi, le patron a sorti des assiettes. Nous avons déjeuné, en camarades, sur les tables de marbre. Le général a tenu à régler la note. Alors, les anciens ont offert un dernier verre, pour la route. Une tournée générale que j'ai réussi à décliner. Heureusement, la législation sur l'alcoolémie était alors beaucoup moins draconienne. Cela dit, la gendarmerie ne contrôle que rarement les véhicules militaires, surtout avec un général à bord.

Ils nous ont raccompagnés au parking. Nous avons salué et repris la route. Mon général sommeillait. Il n'a rouvert les yeux qu'à l'entrée de la base. Son appareil l'attendait. Il m'a chaleureusement remercié en m'assurant tout le bien qu'il pensait de notre pays et de sa Légion.

L'aviateur à la sombre figure l'accueillit au pied de la passerelle. Alors qu'ils s'apprêtaient à la gravir, une silhouette massive et bardée de cuir s'interposa. L'homme aux longs cheveux et à la moustache blonde s'engouffra dans l'avion. Ce n'est pas tant la tenue qui me surprit, que son autorité. Qui était-il pour prendre le pas sur mon général ? Ce fut mon premier contact avec Arminius.

De loin, j'ai assisté au décollage du biréacteur. Je ne me lassais pas de cette débauche de bruit et de puissance. Je n'ai jamais revu mon Teuton. Je n'ai même pas retenu son nom.

Mon colonel est le seul de mes supérieurs à avoir marqué un intérêt pour notre aventure. Pensif, il m'a écouté. Comme tous les Lorrains de sa classe d'âge, je savais qu'il avait connu l'Occupation et que son père avait été contraint de servir dans l'armée allemande. Il n'a pas commenté. Il a fermé les yeux, puis m'a remercié par une permission plus longue que de droit. Nous n'en avons pas reparlé.



Chap. III : Ma vie après les avions

« Il est rarement possible de faire de quartiers sans trahir les intérêts du pays. »

René Fonck, *Mes combats*, 1920

La vie a repris son cours. J'appréciais la routine décontractée de ma vie de soldat, une vie plaisante, assuré que j'étais de la quitter au terme de mes douze mois. Cette année de service militaire était comme une parenthèse offerte aux hommes, une période sans autres enjeux que d'apprendre à vivre frugalement en collectivité, à découvrir les charmes de la marche au pas, les joies simples de la belote et du tarot, l'ennui des gardes et des rondes, et une pratique relativement intense du sport collectif. J'oublie l'essentiel, l'art d'obéir pour la plupart et les difficultés du commandement pour les aspirants, le tout dans une société non choisie. C'est probablement le seul moment où le bourgeois sortirait de son bourg, l'agriculteur de sa terre, l'artiste de ses fantasmes et le banquier de ses gros sous.

J'ai appris à obéir, obéir avec un réel plaisir à mon colonel, mais aussi, de moins bonne grâce, à des adjudants hargneux ou aigris. Ces derniers n'étaient pas nombreux, même s'ils étaient plus souvent qu'à leur tour sur notre dos. Nous pestions. Nous jouions avec leurs nerfs, y gagnant de temps à autre une

corvée. Mais, il suffisait pour les oublier de penser que la « libération » approchait. La « quille » nous rendrait à la vie, alors que nos sergents fatigués resteraient prisonniers de leurs bureaux, de leur univers confiné, gris et protégé, de leur ennui et de leurs rêves avortés, quand nous, nous retrouverions le monde réel, celui qui bouge, celui du stress, des surprises et des joies, des faillites et des victoires. La suppression de la conscription a dû constituer, pour leur caste, un coup terrible, car l'engagé est infiniment moins malléable, ne serait-ce que parce qu'il est rare et donc cher. La « quille » m'a rendu à mon université. J'ai terminé mes études, pris un emploi et vécu.

J'ai conservé une pointe de curiosité pour l'aviation. Je devais faire honneur à mon nouveau statut de caporal-chef aviateur de réserve. Que connaissais-je des avions ? J'avais aperçu régulièrement des Transall, de façon plus épisodique des C 130 et quelques gros KC 135. C'était tout. J'ai décidé de me documenter. J'ai visité les bibliothèques les plus proches. J'ai découvert et lu Pierre Clostermann (33 v¹².) et René Mouchotte (3 v.), Peter Townsend¹³ et Charles Demoulin (3,5 v.), Adolf Galland (104 v.) et Hans-Ulrich Rudel. J'ai poursuivi par les historiens et les ouvrages sérieux. J'ai beaucoup lu. Je suis

¹² Victoires homologuées, score final.

¹³ Peter Townsend, CVO, DSO, DFC & Bar (9 + 2 / 2 + 0 / 4 + 0). Pour la lecture de son palmarès, se référer au chap. X.

remonté dans le temps, pour découvrir les premiers
as, les chevaliers du ciel, leurs combats, leurs morts.
J'ai visité le Bourget et pèleriné, une fois par an, à La
Ferté-Allais¹⁴.

¹⁴ Charmante cité rurale de l'Essonne célèbre pour sa fête
aérienne, La Mecque de l'aviation ancienne.



Peter Townsend en 1940 (B. J. Daventry, Royal Air Force
official photographer)